

HOMÉLIE 15

Je me suis grandement réjoui dans le Seigneur de ce que vos sentiments pour moi ont enfin fleuri : vous les aviez toujours; mais vous étiez occupée. Ce n'est pas à cause de mes besoins que je parle ainsi; car j'ai appris à être satisfait de l'état où je me trouve. Je sais être humilié, et vivre dans l'abondance. Je me suis habitué partout et à tous; je sais être rassasié et avoir faim, être dans l'abondance et l'indigence. Je puis tout dans le Christ, qui me fortifie; cependant vous avez bien fait en prenant part à mes tribulation.»

1. Je vous ai dit souvent que l'aumône avait été recommandée plutôt dans l'intérêt de ceux qui la donnent que dans l'intérêt de ceux qui la reçoivent; les premiers en retirent le plus de fruit. Voilà ce que nous montre encore l'Apôtre. Comment ? Les Philippiens lui avaient envoyé, après un long intervalle, quelques secours, et les avaient confiés aux mains d'Epaphrodite. En le renvoyant chargé d'une lettre, il loue ses bienfaiteurs et leur enseigne que leurs dons sont moins utiles à ceux qui les reçoivent qu'à ceux qui les envoient. Il agit ainsi afin que les riches ne tirent pas vanité de leurs aumônes, mais deviennent plus généreux en songeant aux biens qu'ils se procurent; afin que les pauvres n'attirent pas sur leur tête le jugement de Dieu, en se montrant trop faciles à demander. Il est écrit : «On est plus heureux de donner que de recevoir.» (Ac 20,35) Que signifie cette parole : «Je me suis réjoui grandement dans le Seigneur ?» Je me suis réjoui, non pas à la manière du monde ou comme on le fait parmi les hommes, mais «dans le Seigneur.» Et le sujet de cette joie n'est pas votre offrande, ce sont vos progrès : voilà ce qui me réjouit. Il ajoute «grandement;» car sa joie n'était pas humaine ni tirée des secours reçus; elle était divine et causée par la vue de leur avancement spirituel. Voyez ensuite comment, après les avoir blâmés de leur oubli temporaire, il adoucit aussitôt ses reproches pour les porter toujours à faire l'aumône. «Enfin,» dit-il. Ce mot exprime bien qu'un long temps s'est écoulé. «Vos sentiments pour moi ont fleuri.» Comparaison tirée des arbres qui fleurissent, se dépouillent et refleurissent encore. L'Apôtre veut montrer par là que les Philippiens, après avoir eu une charité florissante, l'avaient laissée se flétrir, mais qu'elle reparaissait dans sa force et sa vigueur. Ce mot, «vous avez fleuri,» exprime à la fois le blâme et la louange; ce n'est pas peu de chose de refleurir lorsqu'on a été desséché, ce qui toujours accuse la négligence. «Vous avez pour moi les sentiments d'autrefois.» Paul par ces paroles montre qu'ils étaient toujours disposés à être généreux. «Vous avez pour moi les sentiments d'autrefois.» Afin que nous ne pensions pas, que leur ancienne générosité s'est tout à coup entièrement refroidie, et, pour nous faire bien entendre que c'est seulement vis-à-vis de lui, il dit, voyez avec quelle précaution : «Enfin vos sentiments pour moi ont fleuri.» Voici la signification de son langage : C'est uniquement pour cette circonstance que j'emploie le mot «enfin;» car dans les autres vous avez toujours été généreux.

Vous me demanderez maintenant pourquoi celui qui a dit : «On est plus heureux de donner que de recevoir;» et, ailleurs : «Mes mains ont procuré le nécessaire pour moi et pour mes compagnons dans l'apostolat;» (Ac 20,34) et dans une autre lettre aux Corinthiens : «J'aimerais mieux mourir que de perdre cette gloire;» (I Cor 9,15) pourquoi maintenant il veut s'en dépouiller et la détruire. Comment ? En acceptant l'aumône; car, si sa gloire est de ne rien recevoir, comment accepte-t-il aujourd'hui ? Que répondrons-nous ? Alors il refusait toute aumône à cause des faux apôtres « pour leur ôter l'occasion de paraître semblables aux bons, ce dont ils se glorifiaient.» (II Cor., XI, 1j. Il ne dit pas qu'ils étaient désintéressés, il se borne à dire qu'ils se glorifiaient de l'être, nous montrant par là qu'ils avaient l'habitude de recevoir, mais en secret. De là cette parole : «Ce dont ils se glorifiaient.» Pour lui, il recevrait des secours sans doute, mais non dans ces contrées. S'il dit : «Cette gloire ne me sera pas ravie,» (Ibid., 10) ce n'est pas dans un sens absolu; car il ajoute aussitôt dans quelle contrée : «Dans l'Achaïe;» et peu auparavant il disait : «J'ai dépouillé d'autres Eglises en recevant leurs aumônes pour votre usage;» (Ibid., 8) ce qui montre clairement qu'il était dans l'habitude d'accepter des secours. C'était avec raison que Paul recevait des offrandes, puisqu'il se livrait à de si grands travaux. Quant à ceux qui ne font rien, comment osent-ils tendre la main ? Ils font des prières, direz-vous ? Ce n'est pas un travail, ils peuvent prier en travaillant. Ils jeûnent ? Ce n'est pas un travail non plus. Voyez le bienheureux Apôtre, comme il sait unir la prédication aux charges les plus nombreuses.

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

«Vous étiez occupés.» Qu'est-ce à dire : «Vous étiez occupés ?» Ce n'est pas votre négligence qui en est cause, c'est la nécessité; vous n'aviez pas l'argent en votre pouvoir, vous n'étiez pas dans l'abondance. Voilà ce que signifient ces paroles : «Vous étiez occupés.» L'Apôtre se sert d'une locution commune. N'est-ce pas, en effet, la manière ordinaire de parler de ceux qui manquent du nécessaire, et souffrent le dénûment ? «Je ne parle pas ainsi par besoin.» Si je vous ai dit : «Enfin vous m'avez envoyé votre offrande,» si je vous ai fait un reproche, ce n'est pas pour chercher mes intérêts, ce n'est pas que je fusse dans le besoin. Non, je n'avais pas ce but. Comment Paul montrera-t-il qu'il ne parle pas ici avec une certaine suffisance ? Aux Corinthiens il avait dit : «Nous ne vous avons écrit que ce que vous aviez lu et connu;» (II Cor 13) le langage qu'il tenait aux Philippiens n'était pas plus facile à réfuter. S'il avait voulu se glorifier, il n'aurait pas parlé ainsi à des hommes qui le connaissaient et dont les reproches, s'ils l'avaient confondu, auraient été d'autant plus humiliants pour lui. «J'ai appris à être satisfait de l'état où je me trouve.» Ce n'est donc pas une chose facile à réaliser ? Non, c'est très difficile; il y faut du temps, de l'application, des soins, un travail constant et opiniâtre. «Je sais me contenter de l'état où je suis, je sais être humilié et dans l'abondance; je me suis habitué à tout et à tous.» Ce qui signifie : Je sais être content de peu, supporter la faim et la pauvreté. «Etre dans l'abondance ou souffrir la misère.» Mais, direz-vous, il n'y a ni science, ni vertu, à vivre dans l'abondance. Et moi je vous déclare qu'il y a plus de vertu à savoir user de la richesse qu'à savoir souffrir la pauvreté. Pourquoi ? Parce que la fortune aussi bien que la misère engendre une foule de maux.

2. Beaucoup d'hommes, en effet, devenus opulents, se laissent aller à la paresse. Ils n'ont pas su supporter la prospérité. Pour un grand nombre l'opulence est la source de l'oisiveté. Il n'en était pas ainsi pour l'Apôtre. Avait-il reçu quelques secours, aussitôt il se hâtait de les distribuer aux autres. Voilà comment on sait se servir de la fortune. Il ne discontinuait pas de déployer toute son activité; il ne se glorifiait pas au milieu des richesses. Il se montrait toujours le même, sans orgueil dans la fortune, sans faiblesse dans la pauvreté. «Je sais, dit-il, être rassasié ou affamé; je sais être dans l'abondance ou dans la pénurie.» Il y en a beaucoup qui ne savent pas vivre rassasiés, semblables aux Israélites, qui se révoltaient après avoir reçu leur nourriture. Pour moi, dit l'Apôtre, je garde toujours la même modération; montrant par là qu'il n'a pas plus choisi le plaisir aujourd'hui qu'autrefois la douleur, et que, s'il a accepté l'un et l'autre, ce n'est pas pour lui, mais pour eux : son cœur n'a jamais changé. «Je me suis fait à tout, à tous;» depuis longtemps, j'ai fait si bien l'expérience des choses, que toutes sont pour moi également profitables. Mais, comme si ces paroles respiraient une trop grande satisfaction, il s'empresse de les corriger en ajoutant : «Je puis tout en Jésus Christ, qui me fortifie.» Ce n'est pas un effet de ma vertu, c'est une grâce de celui qui me donne les forces. Les bienfaiteurs, s'ils trouvent des ingrats ou des hommes qui méprisent leurs bienfaits, se laissent aller au découragement; ils sont plus généreux s'ils voient naître la reconnaissance et la joie dans le cœur de ceux qu'ils ont soulagés. Quelqu'un dira peut-être que l'Apôtre va rendre les Philippiens moins généreux en paraissant mépriser leurs offrandes. Voyez comment il prévient ce danger. Par les paroles précédentes il pouvait fermer leur cœur ? par celles qui suivent il enflamme leur zèle. «Vous avez bien fait en venant à mon secours dans ma tribulation.» Voyez-vous comme il sait s'éloigner, et ensuite se rapprocher ? Voilà la preuve de sa charité toute fraternelle et divine. Parce que je n'étais pas accablé par la nécessité, n'allez pas croire que je n'eusse aucun besoin de vos dons; j'en avais besoin pour vous.

Comment avaient-ils participé à ses souffrances ? Par les secours qu'ils lui avaient envoyés. C'est ainsi qu'il leur disait dans les fers : «Vous participez à ma grâce.» (Phil 1,7) C'est une grâce, en effet, de souffrir pour Jésus Christ; il leur avait dit dans un autre endroit : «Dieu vous a fait la grâce, non seulement de croire en lui, mais de souffrir pour lui.» (Ibid., 29) Comme ces paroles seules auraient pu leur causer quelque chagrin, il se hâte de leur témoigner son amour pour les consoler, il les loue dans une sage mesure. Il ne leur dit pas : Vous m'avez donné; mais : «Vous avez participé,» leur enseignant ainsi qu'ils avaient acquis des mérites en prenant part aux siens. Il ne leur dit pas non plus : Vous avez rendu légères mes souffrances; mais bien : «Vous avez participé à mes tribulations;» ce qui est préférable et plus glorieux. Comprenez-vous l'humilité de Paul et sa magnanimité ? Après leur avoir fait entendre qu'il n'a pas besoin pour lui de leur richesse, il a recours aussitôt aux expressions les plus humbles, à celles dont se servent les mendiants : Donnez selon votre coutume. Pour obtenir ce qu'il se propose, il ne recule devant aucune parole, devant aucune action. Et que se propose-t-il donc ? Ne pensez pas que mon langage fût impudent lorsque je vous ai blâmés et que je vous ai dit : «Enfin vos sentiments pour moi ont fleuri.» Ne pensez pas qu'il fût dicté

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

par la nécessité. Ce n'est pas parce que j'étais dans le besoin que j'ai écrit ces paroles ? Pourquoi donc ? Parce que j'avais une grande confiance en vous, et vous êtes cause de cette confiance. Oh, douce parole, et bien capable de les gagner ! Vous êtes cause de ma confiance; car les premiers vous m'avez secouru, et je puis bien vous rappeler vos bienfaits.

Voyez maintenant la dignité de l'Apôtre : point de reproches, tant qu'ils n'ont pas envoyé leur offrande, de peur de paraître demander pour lui, mais aussitôt qu'ils l'ont envoyée, il les blâme du temps perdu. Aussi le supportent-ils avec patience; car alors on ne peut plus croire qu'il plaide sa propre cause. «Vous savez, dit-il, Philippiens, que, au commencement de ma prédication, lorsque j'ai quitté la Macédoine, nulle Eglise, la vôtre exceptée, n'a communiqué avec moi, en m'accordant des dons pour les bienfaits reçus.» Quel éloge ! les Corinthiens et les Romains seront excités par le récit de leur générosité. Pour eux, avant toute Eglise, c'était au commencement de sa prédication, ils ont montré tant de sympathie, tant de zèle, que, devançant tout exemple, ils ont su produire de tels fruits de charité. Il ne faut pas dire qu'ils ont agi de la sorte pour dédommager Paul de rester avec eux, ou pour le remercier de ses bienfaits. Non; car il dit : «Lorsque je quittais la Macédoine, aucune Eglise n'a communiqué avec moi en m'accordant des dons, pour les bienfaits reçus, la vôtre seule exceptée.» Que veulent dire ces mots : «Bienfaits reçus; aucune Eglise n'a communiqué avec moi ?» Pourquoi ne dit-il pas : Aucune Eglise ne m'a donné; mais bien : «Aucune Eglise n'a échangé des dons contre mes bienfaits ?» C'est qu'il y avait véritablement échange. «Si nous avons, dit-il ailleurs, semé parmi vous des biens spirituels, qu'y a-t-il d'étonnant si nous recueillons quelques biens temporels ?» (I Cor 9,11) Il a dit aussi : «Que votre abondance supplée à leur indigence.» (II Cor 8,14) Vous voyez là l'échange. Ils donnent d'un côté, puisqu'ils offrent leurs biens temporels; ils reçoivent de l'autre, puisqu'ils acceptent les biens spirituels. Le vendeur et l'acheteur font entr'eux un utile commerce, en donnant et en recevant à la fois : ainsi fait l'Apôtre en cette circonstance. Rien n'est plus fructueux que ce commerce et ce marché. Il commence sur la terre, et se consomme dans le ciel. Les acheteurs sont dans ce monde; mais, pour un prix terrestre, ils achètent et acquièrent des biens éternels.

3. Que personne, néanmoins, ne désespère. Le ciel ne s'achète pas à prix d'argent. Ce n'est pas la richesse qui le procure; c'est la bonne intention, le dépouillement volontaire, la sagesse, le mépris des choses de ce monde, l'humanité, la miséricorde. S'il s'obtenait à prix d'argent, la femme qui avait donné deux oboles, n'aurait pas reçu une grande récompense. Comme ce n'est pas l'argent, mais la bonne volonté qui nous en rend dignes, cette femme obtint tout, parce que le désir de son âme était parfait. Ne disons donc pas : J'ai acheté le ciel avec les biens de ce monde; c'est la bonne volonté qui l'obtient, elle désir exprimé par votre offrande. On a donc besoin de richesses, direz-vous ? Non, pas de richesses, mais de bonne volonté. Si vous la possédez, vous pourrez vous procurer ce royaume, même avec deux oboles seulement. Si vous ne l'avez pas, mille talents seront plus impuissants que cette faible somme. Pourquoi ? Parce que, si vous avez beaucoup et si vous donnez peu, votre aumône ne vaut pas celle de la veuve; vous n'y avez pas mis, en la faisant, tant de zèle et de bonne volonté. Elle s'est enlevé tout ce qu'elle possédait. Que dis-je ? non, elle ne s'est rien enlevé, au contraire elle s'est tout donné, Dieu donne son royaume encore une fois, non à la richesse, mais à la bonne volonté. On l'achète, non en sacrifiant sa vie, mais par la libre élection. Qu'est-ce, en effet, que donner sa vie ? C'est sacrifier un homme, et ce sacrifice n'est pas même un prix digne du ciel «Vous m'avez envoyé une fois, et même deux, à Thessalonique, ce qui m'était nécessaire.» Grand éloge : encore il fait voir qu'il était nourri par les secours d'une petite ville, alors même qu'il était dans la métropole. De peur de les rendre moins généreux, comme je l'ai déjà dit, en leur répétant qu'il était à l'abri de la nécessité, il leur parle encore de besoins. Il ne dit pas : Mes besoins, mais simplement : «Les besoins,» pour conserver toujours sa dignité et son honneur, comme il va le montrer encore par les paroles suivantes. Il comprenait ce qu'il y avait d'humiliant dans ce langage; il le corrige aussitôt en ajoutant : «Je ne recherche pas vos dons,» comme il avait dit plus haut : « Je ne parle pas ainsi pour obtenir votre argent.» Ces deux phrases ont le même sens, quoique la seconde soit plus énergique. Autre chose est ne pas demander, quand on est dans le besoin, autre chose ne pas se croire même dans l'indigence, lorsqu'on en est accablé. «Je ne demande pas vos dons; je désire qu'ils rapportent des fruits abondants pour vous, et non pour moi.» Voyez-vous les fruits qu'ils peuvent en retirer ? Ce n'est pas pour moi, dit-il, c'est pour vous et pour votre salut. Lorsque je reçois, je ne gagne rien; le gain tout entier est pour celui qui donne. Une grande récompense est réservée aux bienfaiteurs; ceux qui reçoivent consomment aussitôt ce qu'ils ont reçu.

Voilà encore un éloge, mais uni au sentiment de sa pauvreté. S'il leur a dit : «Je ne demande pas,» craignant d'éteindre leur zèle, il ajoute : «J'ai reçu ce dont j'avais besoin, et je

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

suis dans l'abondance.» Par vos dons vous avez effacé vos oublis précédents. Paroles bien capables d'exciter leur charité. Les bienfaiteurs, en effet, désirent d'autant plus trouver de la reconnaissance dans leurs obligés, qu'ils ont fait plus de progrès dans la sagesse. «J'ai tant reçu, et je suis dans l'abondance.» Comme s'il disait : Non seulement vous avez réparé les oublis passés, mais encore vous avez fait plus qu'il n'était nécessaire, vous vous êtes surpassés. Ensuite, de peur qu'on ne vît un reproche dans ses paroles, voyez comme il le prévient. Il avait dit : «Je ne cherche pas vos dons ... Enfin vos sentiments pour moi ont fleuri,» montrant ainsi qu'ils acquittaient une dette. C'est ce que signifie ce mot : «J'ai recueilli.» Il semble dire : J'ai touché le cens, j'ai levé le fruit du champ. Mais, pour montrer en même temps qu'ils ont donné plus qu'ils ne devaient, il se hâte d'ajouter : «J'ai reçu vos dons et je suis dans l'abondance, je suis comblé.» Ce n'est pas sans motif, ce n'est pas purement par affection que je parle ainsi. Pourquoi donc ? «J'ai reçu d'Epaphrodite ce que vous m'avez envoyé, oblation de suave odeur, hostie acceptée, agréable à Dieu.» Oh, comme il exalte leurs présents ! Ce n'est pas moi qui les ai reçus, c'est Dieu par mes mains. Voilà pourquoi, si je ne suis pas dans le besoin, n'en tenez pas compte. Dieu non plus n'avait pas besoin de vos dons, et cependant il les a acceptés. Aussi l'Écriture n'a pas craint de dire : «Dieu a respiré on parfum d'une agréable odeur,» (Gen 8,2) pour exprimer qu'il est satisfait. Vous savez combien notre âme est saisie par un parfum d'une agréable odeur, combien elle goûte de satisfaction et de joie. L'Écriture n'a donc pas craint d'attribuer à Dieu une parole si humaine. et si commune, pour faire comprendre aux hommes comment il acceptait leurs présents. Ce n'était pas cependant l'odeur de la fumée qui les rendait agréables au Seigneur, c'était l'intention avec laquelle ils les offraient. Autrement il aurait reçu avec plaisir les dons même de Caïn. L'Écriture déclare que Dieu se réjouit. Pourquoi emploie-t-elle cette expression ? Pour se faire bien entendre des hommes. Celui donc qui n'a besoin de rien, se réjouit beaucoup, selon l'Écriture, des présents des hommes, afin que ceux-ci ne négligent pas de les lui offrir, sous prétexte qu'il n'en a pas besoin. Mais, comme dans la suite, les hommes avaient oublié toutes les autres vertus, se confiant uniquement dans les hosties qu'ils immolaient, voyez comme elle les reprend aussitôt : «Est-ce que je mangerai la chair de vos taureaux ? est-ce que je boirai le sang de vos boucs ?» (Ps 49,13) C'est dans le même sens que l'Apôtre dit : «Je ne cherche pas vos dons; mais mon Dieu pourvoira, je l'espère, à tous vos besoins, dans la mesure de ses richesses et de sa gloire dans le Christ Jésus.»

4. Remarquez encore que Paul remercie à la manière des pauvres; et, s'il agit ainsi, pourquoi rougirions-nous de l'imiter ? Ne recevons pas uniquement pour satisfaire nos besoins, ne nous réjouissons pas pour nous-mêmes; mais soyons heureux des mérites de nos bienfaiteurs. Ainsi nous partagerons leurs récompenses, et, s'ils nous refusent leur secours, nous ne serons pas portés à nous indigner contre eux, nous plaindrons plutôt leur sort, et nous serons plus heureux en montrant que notre propre intérêt n'était pas le but de nos demandes. «Mon Dieu comblera tous vos besoins.» Au lieu de *χρειαν*, besoin, faut-il, suivant une autre leçon, *χαριτι*, grâce, ou *χαραν*, joie. S'il faut lire toute grâce, *χαριτι*, le sens serait : Dieu bénira, non seulement cette aumône, mais tous vos bienfaits. S'il faut lire, comme je le crois, *χρειαν*, la pensée de l'Apôtre serait d'ajouter à ses premières paroles : «Vous vous étiez dépouillés,» ce qu'il avait écrit aux Corinthiens : «Daigne celui qui donne la semence au semeur, et le pain à sa créature, multiplier votre semence, et développer les germes de votre justice.» (II Cor 9,10) Il demande, en effet, à Dieu de leur accorder d'adonnantes semences pour les répandre. Il leur souhaite, non pas des richesses quelconques, mais celles qui sont tirées des trésors de sa bonté. Voyez la prudence de l'Apôtre : S'ils avaient été sages et crucifiés comme lui, il n'aurait pas adressé au ciel une semblable prière; mais il prie de la sorte pour se mettre à leur portée, voyant en eux de pauvres ouvriers, des pères de famille chargés de nourrir leur femme et leurs enfants, des hommes qui n'avaient pas su se dépouiller de tout attachement aux choses d'ici-bas, quoiqu'ils eussent pris sur leur nécessaire pour venir à son secours. Pour ses protégés, il aurait bien pu, avec quelque raison, demander le suffisant, et même l'abondance; et cependant voyez ce qu'il demande. Il ne dit pas : Que Dieu vous fasse riches et opulents; mais : «Qu'il comble vos besoins,» afin que vous ne viviez pas dans l'indigence et que vous ayez le nécessaire. Le Christ lui-même, en nous enseignant une formule de prière, y ajouta cette demande : «Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.» (Mt 6,11) «Selon ses richesses.» Qu'est-ce à dire ? Selon sa munificence, qu'il exerce si facilement et avec tant de promptitude. En employant ce mot *nécessité*, il ne veut pas qu'ils aient en vue seulement l'indigence. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : «Selon les richesses de sa gloire dans le Christ Jésus.» C'est comme s'il disait : Votre abondance sera si grande que vous vous croirez déjà dans la gloire du ciel. Ou bien il leur promet qu'ils seront à l'abri du besoin, selon cette parole :

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

«La grâce était grande parmi les chrétiens, et il n'y avait point de pauvres parmi eux.» (Ac 4,33-34) Ou bien enfin il veut les porter à tout faire pour la gloire de Dieu; leur disant en quelque sorte : Servez-vous de ses dons pour procurer sa gloire.

«Gloire à Dieu notre Père dans les siècles des siècles. Amen.» Cette gloire appartient non seulement au Fils, mais aussi au Père; l'attribuer au Fils, c'est l'attribuer au Père. L'Apôtre venait de dire que cela avait été fait pour la gloire du Christ. Craignant qu'on ne l'attribuât à lui seul, il ajoute aussitôt : «Gloire à Dieu notre Père,» gloire qui a été aussi donnée au Fils. «Saluez tous les saints en Jésus Christ.» Il leur accorde une grande faveur. C'est, en effet, la preuve d'une grande bienveillance de les saluer, même par lettre. «Les frères qui sont avec moi vous saluent.» Il disait naguère : «Je n'ai personne qui me soit aussi intimement uni, et qui s'inquiète autant de vous par une affection sincère.» (Phil 2,20) Comment dit-il maintenant : «Les frères qui sont avec moi ?» Il nomme frères ceux qui sont avec lui, ou bien afin de montrer que les paroles précédentes : «Je n'ai personne qui me soit aussi intimement uni,» ne regardaient pas ceux qui étaient dans la ville; quelle nécessité y avait-il alors pour eux de s'occuper de ces travaux apostoliques ? Ou bien, il veut nous faire voir qu'il ne refuse pas par bonté de leur donner ce titre. «Tous les saints vous saluent, surtout ceux qui sont de la maison de César. Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous tous.» Il les élève et les fortifie en leur montrant que sa prédication a pénétré jusque dans la maison de l'empereur. Si les princes qui habitent la maison de l'empereur ont tout méprisé pour servir le Roi des cieux, à plus forte raison doivent-ils eux-mêmes tout sacrifier ? On voit encore dans ces paroles briller la charité de Paul. Il avait dû élever bien haut leurs actions, pour que les habitants des demeures impériales envoyassent leur salut à des hommes qu'ils n'avaient jamais vus. A cause des persécutions la plus grande charité régnait parmi les fidèles. Comment ? Ceux qui se trouvaient séparés par de grandes distances étaient cependant unis; ceux qui étaient loin envoyaient leur salut, comme s'ils avaient été voisins. Ils s'aimaient les uns les autres, comme on aime ses membres : le pauvre aimait le riche, et le riche le pauvre. On ne connaissait point de préséance; car tous étaient poursuivis de la même haine, tous souffraient pour la même cause. De même que des captifs, partis de villes différentes et emmenés dans la même cité, s'embrassent avec effusion, unis dans un même malheur; de même les chrétiens, partageant les mêmes infortunes et les mêmes épreuves, avaient les uns pour les autres la plus parfaite charité.

5. La tribulation unit plus étroitement et plus fortement les cœurs; elle augmente l'affection; elle est la source de la componction et de la pitié. Ecoutez David : «L'humiliation que vous m'avez envoyée, Seigneur, est pour moi un bien; elle m'a fait connaître votre justice.» (Ps 118,71) Entendez un autre prophète : «Il est bon pour l'homme de porter le joug depuis son enfance.» (Lam 3,27) Nous lisons ailleurs : «Bienheureux l'homme que vous avez instruit par l'épreuve, Seigneur;» (Ps 93,12) ailleurs encore : «Ne méprisez pas les leçons du Seigneur» (Pro 3,11) «Pour vous élever jusqu'au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation.» (Ec 2,1) Le Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples : «Le monde vous opprimerà; mais ayez confiance ?» (Jn 16,33) et plus haut : «Vous pleurerez et vous gémirez le monde sera dans la joie.» (Ibid., 20) Et enfin : «La voie est étroite et resserrée.» (Mt 7,14) Voyez-vous comme partout Dieu exalte la tribulation ? Partout il la recommande comme une chose nécessaire. Si, dans les combats de ce monde, nul ne peut remporter la couronne sans avoir préparé son corps par les travaux, les privations, les austérités, les longues veilles, et mille autres exercices pénibles, à plus forte raison pour ceindre la couronne du ciel. Et qui dans ce monde n'a pas d'épreuves à supporter ? L'empereur ? Sa vie ne s'écoule pas sans alarmes; elle est pleine de soucis et d'angoisses. Ne regardez pas son diadème, mais plutôt les inquiétudes qui fondent sur lui comme une violente tempête. N'arrêtez pas vos regards sur sa pourpre; pénétrez jusqu'à son âme plus sombre que ses vêtements. La couronne ceint son front, moins que les sollicitudes son âme. Ne comptez pas le nombre des gardes qui l'entourent : remarquez plutôt la multitude de ses chagrins. Vous ne trouverez aucune maison particulière envahie par les soucis comme la maison des monarques. Craignant tous les jours d'être frappés de mort par leurs proches, leurs yeux voient des taches de sang devant leur table et autour de leur coupe. Qui nous dira combien de fois, troublés par des songes ou des visions, ils quittent épouvantés le lieu du repos ? Voilà pendant la paix; mais, si la guerre éclate, les sollicitudes se multiplient. Où donc trouverez-vous une vie plus misérable ? Que ne souffrent-ils pas de ceux qui leur sont unis ou qui les entourent ? Le pavé de leur palais est toujours rougi du sang de leurs proches. Si vous le voulez, je vous fournirai des exemples, et vous reconnaîtrez avec moi la vérité de mes paroles. Prenons des exemples passés, gravés encore dans votre mémoire; car ils ne sont pas très éloignés de notre temps.

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

On dit qu'un souverain soupçonnant sa femme d'adultère la fit attacher, sans vêtements, au sommet d'une montagne, l'exposant aux dents des bêtes féroces, quoiqu'elle fût mère de plusieurs rois. Combien amère devait être la vie de ce souverain ? Quelle violente tempête dut troubler son âme pour qu'il en vint à décréter un pareil supplice ? Il fit ensuite tuer son propre fils; et le frère de cet infortuné, après avoir égorgé ses enfants, se donna la mort. On dit qu'ensuite il frappa son frère. Un autre se donna la mort pour ne pas tomber sous la puissance d'un tyran. Un troisième mit à mort son cousin germain, après l'avoir associé à l'empire. Un autre se vit enlever son épouse par les remèdes qu'elle avait pris pour se guérir de la stérilité. Une femme misérable et criminelle, – car elle est à la fois misérable et criminelle, celle qui croit procurer par sa science ce que Dieu seul peut donner, pour lui donner la fécondité, lui donna la mort, et mourut avec elle. Un autre roi fut enlevé par le poison; il but dans la coupe qu'on lui présentait, non un doux breuvage, mais le trépas. Son fils eut les yeux arrachés; les bourreaux lui firent souffrir ce supplice immérité, parce qu'ils redoutaient en lui pour l'avenir la vengeance de son père. Je craindrais de manquer à la décence, si je vous disais pourquoi et comment mourut un autre empereur. De ses deux successeurs, l'un, comme s'il eût été le dernier des hommes, fut bridé au milieu de chevaux, de poutres et de ruines de toute nature. Sa femme resta dans l'abandon. Nul ne saurait dire les infortunes de sa vie, surtout depuis le moment où il prit les armes. L'autre, qui règne encore aujourd'hui, depuis qu'il a ceint le diadème, ne vit qu'entouré de sollicitudes, de dangers, de tristesse, de chagrins, d'embûches et de calomnies sans nombre. Le royaume du ciel, ne connaît pas de semblables infortunes. Aussitôt qu'on l'a gagné, on trouve la paix, la vie, la joie, le bonheur. Du reste, comme je le disais, personne dans ce monde n'est à l'abri des souffrances. Si, dans la vie publique, la condition royale, réputée la plus heureuse, est exposée à tant de calamités, que dirons-nous de la vie privée et domestique des rois ? Qui pourrait énumérer tous les maux qui fondent sur ces têtes couronnées ? A combien de drames leurs infortunes ont-elles donné naissance ? Toutes les tragédies représentées sur le théâtre ont pour sujet des infortunes de souverains. La plupart de ces pièces représentent des malheurs véritables : c'est ce qui même en fait l'intérêt. Ainsi en est-il du festin de Thyeste, des autres poésies sur les calamités et la ruine de cette maison.

6. Nous avons tiré ces exemples des livres profanes. Si vous le voulez, voyons les passages de l'Écriture qui renferment les mêmes enseignements. Ne savez-vous pas que Saül, le premier roi, est mort accablé de mille infortunes ? Après lui, David, Salomon, Abias, Ezéchias, Josias, furent éprouvés d'une infinité de manières. Non, non, on ne peut vivre sans sollicitudes, sans douleurs, sans chagrins. Pour nous, les infortunes auxquelles nous sommes sujets, n'ont rien de commun avec les infortunes royales, quoique pourtant nous puissions en retirer un très grand profit. «La tristesse qui est selon Dieu produit une pénitence qui assure le salut.» (II Cor 7,10) Voilà comment il faut souffrir, comment il faut gémir et supporter les misères de ce monde. Ainsi souffrait Paul. Il répandait des larmes sur les pécheurs. «Je vous ai écrit dans l'affliction et l'angoisse du cœur, avec beaucoup de larmes.» (Ibid., 2,4) Quand il n'avait pas de motif de pleurer sur ses péchés, il pleurait sur les péchés des autres, ou plutôt il se les appropriait par les larmes, dont il savait les couvrir. Quelqu'un succombait-il au scandale, il en était consumé de douleur. Quelqu'un versait-il des larmes, il en répandait avec lui. Ô bonne douleur, tu l'emportes sur toutes les joies mondaines. Je mets au-dessus de tous les hommes celui qui sait ainsi pleurer; et Dieu proclame bienheureux ceux qui savent partager la souffrance des autres. Je n'admire pas autant Paul affrontant les dangers, que Paul se dévouant pour ses frères : ou plutôt je l'admire dans ces périls, où tous les jours il exposait sa vie; mais sa charité me séduit davantage. Son dévouement partait d'une âme tendre et dévouée à son Dieu, d'une charité que le Christ recherchait, d'un cœur de frère ou de père, Que dis-je ? d'un cœur plus grand encore. Voilà comment il faut être affligé, comment il faut pleurer ! Ces larmes provoquent la joie, ces gémissements causent l'allégresse. Et ne me dites pas : Quel profit retireront de mes larmes ceux pour qui je les répands ? Si elles ne sont pas avantageuses pour eux, elles le sont pour vous. Celui qui gémit sur les péchés d'autrui, géмира beaucoup plus sur les siens : celui qui pleure sur les fautes des autres, comment laisserait-il passer ses vices et ses défauts sans les arroser de ses larmes ? Il aura plus d'horreur pour le mal.

Il nous est donc ordonné de pleurer sur les péchés d'autrui, et, malheur déplorable à constater, nous ne savons donner aucune marque de repentir pour les nôtres. Nous péchons sans douleur, et rien ne provoque moins en nous la peine et la tristesse que nos péchés. Nous n'aimons que la joie stérile de ce monde, qui s'évanouit après avoir enfanté mille chagrins. Aimons, au contraire, cette douleur qui donne naissance à la joie, et méprisons la joie mère de

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

la tristesse. Répandons ces larmes qui sont comme la semence du bonheur, et ne rions pas de ce rire qui se termine par des grincements de dents. Recherchons l'affliction qui procure le repos; éloignons-nous de ces délices d'où sortent la douleur et l'amertume. Travaillons quelque temps sur la terre, pour nous reposer éternellement dans le ciel. Mortifions-nous pendant cette courte vie, pour vivre heureux pendant l'éternité. Ne nous abandonnons pas aux plaisirs de quelques jours pour que nous ne connaissions pas les gémissements inextinguibles. Ne voyez-vous pas combien d'hommes souffrent pour acquérir les biens d'ici-bas ? Songez que vous êtes l'un d'entre eux, et supportez le chagrin et l'angoisse pour mériter les biens de l'autre vie. Vous n'êtes pas meilleur que Paul, ni supérieur à Pierre. Ils n'ont eu cependant jamais de repos; ils ont passé leur vie dans la faim et la soif, dépouillés de tout. Si vous voulez atteindre le même but, pourquoi suivez-vous une autre route ? Si vous voulez être avec eux les citoyens d'une même cité, marchez dans la voie qui y conduit. Ce n'est pas par le repos, c'est par la souffrance qu'il faut passer. Là est la voie large, ici la voie étroite. Suivons celle-ci pour arriver à la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.